

This pdf is a digital offprint of your contribution in R. Meynet & J. Oniszczyk (eds), *Studi del quinto convegno RBS*. ISBN 978-90-429-3499-3.

The copyright on this publication belongs to Peeters Publishers.

As author you are licensed to make printed copies of the pdf or to send the unaltered pdf file to up to 50 relations. You may not publish this pdf on the World Wide Web – including websites such as academia.edu and open-access repositories – until three years after publication. Please ensure that anyone receiving an offprint from you observes these rules as well.

If you wish to publish your article immediately on open-access sites, please contact the publisher with regard to the payment of the article processing fee.

For queries about offprints, copyright and republication of your article, please contact the publisher via peeters@peeters-leuven.be

Roland Meynet – Jacek Oniszczyk, ed.

Studi del quinto convegno RBS

Rhetorica Biblica et Semitica

XI



PEETERS

LEUVEN – PARIS – BRISTOL, CT

2017

Indice

Presentazione	7
Sigle e abbreviazioni	9
 PRIMA PARTE: ANTICO TESTAMENTO	 13
 Conrad Aurélien FOLIFACK «L’oppression en Jb 3,13-19: analyse rhétorique et dramatique»	 15
 Luísa Maria ALMENDRA «Reaching the full meaning of God’s Words. Remarks on the composition and meaning of Job 40,6-24»	 35
 SECONDA PARTE: NUOVO TESTAMENTO	 49
 Francesco GRAZIANO «Il Senso e le sue prospettive. Un tentativo di studio sinottico a partire dalla composizione retorica di Mt 16,13–17,13»	 51
 Roberto DI PAOLO «Scoprirsi chiamati, pentiti, eletti. Analisi retorica biblica di Mt 21,28–22,14»	 73
 Germano LORI «I dolori del parto della seconda venuta del Messia. Analisi retorica di Mt 24,1-31»	 95
 Jacek ONISZCZUK «“Tu, chi sei?”. Analisi retorica biblica di Gv 1,19-51»	 121
 Carlos Alberto SANTOS GARCÍA «El “Hijo del hombre” y la unidad teológico-literaria del diálogo con Nicodemo (Jn 3,1-21). Una propuesta desde el análisis retórico bíblico»	 145
 Timothy CHIKWETO «The Harvest of the Samaritans (John 4,27-42)»	 167

Béatrice PAPASOGLOU	
«La fin d'un malentendu» (Jn 7-8)	185
Javier LOPÉZ	
«El epílogo de la Escritura cristiana. Testimonio fidedigno de eterna bienaventuranza. Análisis retórico-semítico de Ap 22,6-21»	203
TERZA PARTE: ALTRI TESTI CRISTIANI	229
Marek BARANIAK	
«The versions of Psalm 151 from the perspective of the Biblical and Semitic Rhetoric Analysis»	231
Antoine PARIS	
«Structures fragmentaires et inachevées. Analyse rhétorique de deux citations d'un hypothétique Évangile plus spirituel selon Marc»	251
Gérard JOYAU	
«Le chapitre 7 de la règle de saint Benoît. L'humilité: première étape de la vie spirituelle»	267
QUARTA PARTE: TESTI CORANICI.....	293
Michel CUYPERS	
«Structure et interprétation de la sourate Joseph».....	295
Manuela GALAVERNI	
«Qur'anic recitation rules and Semitic rhetoric. Can they support each other in the analysis of Qur'anic texts?»	311
QUINTA PARTE: METODOLOGIA	327
Roland MEYNET	
«Comment conduire l'opération du "Contexte biblique"»	329
Wacław BOREK	
«The University of Opole and Biblical and Semitic Rhetoric»	351
Elenco dei contributori	357

Comment conduire l'opération du «Contexte biblique»

Les commentaires bibliques anciens ne distinguaient pas les différentes opérations exégétiques; ils expliquaient, verset après verset, tout ce qui était considéré apporter une lumière pour comprendre le texte. C'est encore ainsi que procède Gérard Rossé dans son commentaire du troisième évangile. Son deuxième chapitre, «La naissance du Messie: Lc 2,1-20» est subdivisé en trois parties: 1. La naissance de Jésus (1-7); 2. L'annonce aux bergers (8-14); 3. La visite des bergers (15-20)¹. À l'intérieur de ces parties, il procède par versets isolés ou par groupes de deux ou trois versets qu'il commente, disant tout ce qui lui semble nécessaire pour expliquer ces petites portions de texte.

A. INTRODUCTION: DES RUBRIQUES POUR PLUS DE CLARTÉ

LE DÉVELOPPEMENT DES RUBRIQUES

Les commentaires modernes, selon les consignes des éditeurs, répartissent les explications en plusieurs rubriques. Ainsi, dans la collection «The Anchor Bible», celui de Joseph Fitzmyer sur Luc en comporte trois. C'est d'abord le *Comment*, qui traite en particulier des sources de la péricope et de sa forme. Viennent ensuite les *Notes* où, verset par verset, sont mises en œuvre toutes les autres opérations, depuis la critique textuelle jusqu'à l'interprétation, avec les références aux autres textes bibliques susceptibles d'éclairer le texte commenté. Pour le récit de la naissance de Jésus, une très grande place est accordée aux questions historiques, surtout pour ce qui regarde les personnages mentionnés, César Auguste et Quirinius, ainsi que le recensement. C'est enfin la *Bibliography*².

Dans le commentaire de John Nolland, publié dans la collection «Word Biblical Commentary», les rubriques se diversifient: 1. *Bibliography*; 2. *Translation*; 3. *Notes*; 4. *Form/Structure/Setting*; 5. *Comment*, verset par verset³. L'intertextualité n'est pas ignorée, mais elle se trouve répartie dans les *Notes* et dans le *Comment*.

¹ G. ROSSÉ, *Il Vangelo di Luca: commento esegetico e teologico*, Collana scritturistica di Città Nuova, Roma 1992, 84-95.

² J.A. FITZMYER, *The Gospel according to Luke*, The Anchor Bible 28-28A, Garden City (NY) 1981-1985, 391-417.

³ J. NOLLAND, *Luke*, WBC 35a-35c, Dallas 1989-93.

LES RUBRIQUES DES COMMENTAIRES DE LA RBS

Les commentaires menés selon les procédures de l'analyse rhétorique biblique, en particulier ceux qui sont publiés dans les collections de la RBS, comprennent les rubriques suivantes: 1. «Texte» (délimitation, critique textuelle, problèmes grammaticaux, enquêtes lexicographiques)⁴;
2. «Composition» (réécriture du texte et description ou justification de sa composition);
3. «Contexte biblique», ou simplement «Contexte»⁵; et enfin
4. «Interprétation».

La première rubrique est quelquefois économisée, en particulier dans les commentaires de livres entiers très longs, comme les évangiles synoptiques, pour éviter de les alourdir, d'autant plus que la matière de cette rubrique se trouve bien traitée dans les autres commentaires. Les choses les plus importantes sont placées dans les notes des autres rubriques, «Composition» d'abord, mais aussi «Contexte» ou même «Interprétation». Ainsi le double sens possible de *heis* en Mc 6,15, qui peut signifier «un des» ou «le premier des», est signalé en note du «Contexte biblique»⁶.

C'est une nouveauté qu'une rubrique soit consacrée au contexte dans les commentaires bibliques. Dans la plupart des volumes, la rubrique est appelée «Contexte biblique». Dans l'étude de Germano Lori sur Mt 5–7⁷, l'épithète «biblique» a été supprimée, car l'auteur renvoie très souvent à des textes non bibliques, textes rabbiniques surtout mais aussi de Qumran et de Flavius Josèphe. Quant aux études de Michel Cuypers sur les textes coraniques, cette rubrique est nommée «Contexte interscripturaire», car elle comprend des renvois non seulement à d'autres textes coraniques ou de la Tradition (hadiths), mais aussi à la Bible, à des textes rabbiniques et à des apocryphes⁸. En revanche, dans *Une apocalypse coranique* il distingue deux rubriques: «Contexte intratextuel» pour les références à d'autres textes coraniques, et «Contexte interscripturaire» pour les références à des textes bibliques ou para-bibliques⁹.

⁴ Voir en particulier J. ONISZCZUK, *Incontri con il Risorto in Giovanni (Gv 20–21)*, RBSem 1, Roma 2013, où chacune des opérations est clairement distinguée par un sous-titre.

⁵ Dans mes premières publications cette rubrique était appelée «Références interscripturaires»: voir *Quelle est donc cette parole? Lecture «rhétorique» de l'évangile de Luc (1–9 et 22–24)*, LeDiv 99 A.B, Les Éditions du Cerf, Paris 1979; *Initiation à la rhétorique biblique. «Qui donc est le plus grand?»*, Initiations, Les Éditions du Cerf, Paris 1982; *L'Évangile selon saint Luc. Analyse rhétorique*, RhBib 1, I. Planches; II. Commentaire, Les Éditions du Cerf, Paris 1988.

⁶ R. MEYNET, *L'évangile de Marc*, RheSem 16, Pendé 2014, 185.

⁷ G. LORI, *Il Discorso della Montagna, dono del Padre (Mt 5,1–8,1)*, ReBib 18, Bologna 2013.

⁸ Voir M. CUYPERS, *Le Festin. Une lecture de la sourate al-Mâ'ida*, RhSem 3, Paris 2007, 18.

⁹ Voir M. CUYPERS, *Une apocalypse coranique. Une lecture des trente-trois dernières sourates du Coran*, RhSem 15, Pendé 2014, 206–207.

LE TRAITÉ ET LES RUBRIQUES

Le *Traité de rhétorique biblique* reflète les rubriques de nos commentaires: ses trois parties sont intitulées: «Composition», «Contexte», «Interprétation». La partie consacrée au «Contexte»¹⁰ comprend quatre chapitres. Le chapitre 6, «Intratexte» (349-374), traite des rapports entre les composantes du même texte, entre les parties du passage, entre les passages d'une séquence, entre les séquences d'une section et entre les sections du livre. En effet, le contexte d'un passage est l'ensemble des autres passages qui forment avec lui une séquence, et ainsi de suite. Le chapitre 8, «Le centre des compositions concentriques» (417-467), s'occupe d'un aspect particulièrement important de l'intratexte. Enfin dans le chapitre 9, «La comparaison synoptique» (471-506), c'est un cas spécifique de l'intertexte qui est exposé, celui des rapports entre les unités parallèles des textes des trois évangiles synoptiques.

Le chapitre 7, consacré à «L'intertexte» (375-415), est le seul qui traite directement du «Contexte biblique» tel qu'il est pratiqué dans nos commentaires. Pourquoi une telle importance accordée au contexte biblique dans ce qu'il est convenu d'appeler l'Analyse Rhétorique (biblique et sémitique)? C'est que «composition» et «contexte biblique» ont en commun d'étudier les relations textuelles: la «composition» s'occupe des rapports entre les composantes d'un texte (passage, séquence, section) à l'intérieur d'un même livre; le «contexte biblique» suit en quelque sorte le même mouvement, mais de manière plus large, entre des textes appartenant à d'autres livres.

L'expérience montre que l'opération du «Contexte» pose souvent de sérieux problèmes aux étudiants et en particulier aux doctorants. Dans un but non pas d'abord théorique, mais avant tout pratique et pédagogique, seront fournis ici quelques éclaircissements qui — espérons-le — pourront aider à éviter certains écueils et à conduire cette opération de manière raisonnable et fructueuse.

Mais avant d'aborder les questions propres au «contexte biblique», il sera bon de passer en revue ce qui pourrait et même devrait entrer dans le «Contexte». On verra peu à peu que l'appellation de «contexte biblique» pourrait être remise en question, dans la mesure où la rubrique peut englober d'autres choses que les seules «références interscripturaires». Comme toujours, la réflexion méthodologique partira de l'expérience: sera examinée la réalisation concrète de l'opération du «contexte» telle qu'elle a été menée dans les diverses publications des collections de la RBS.

¹⁰ R. MEYNET, *Traité de rhétorique biblique*, 349-506 (dorénavant, *Traité*).

B. CONTEXTE BIBLIQUE ET AUTRES

Dans l'introduction de la deuxième partie du *Traité* consacrée au contexte (p. 346) il est précisé:

il sera commode, dans le domaine exégétique, de distinguer «contexte textuel» et «contexte culturel». Même si la limite entre les deux est souvent difficile à tracer.

Dans le champ propre de l'exégèse le contexte culturel regroupe tout ce qu'on a coutume d'appeler les *realia*, soit les réalités de tous ordres auxquelles se réfèrent les textes. Il est en effet indispensable, pour comprendre ces derniers, de connaître la géographie, l'archéologie, l'histoire, les institutions d'Israël et de ses voisins. Ce n'est pas ici le lieu de traiter de cette sorte de contexte¹¹.

En effet, dans *Lire la Bible*, le chapitre 3, «Le contexte», passe en revue 1. La géographie, 2. Les institutions, 3. L'histoire, 4. L'archéologie, 5. Les littératures et religions comparées, avant d'arriver à 6. Le contexte biblique (p. 55-57). Le *Traité*, comme promis, s'est limité au contexte biblique. Il ne sera pas inutile de revenir sur les aspects du contexte qui ne font pas directement partie du contexte biblique: tout simplement parce que dans nos commentaires, c'est le plus souvent dans cette rubrique qu'ils trouvent leur place. Ne seront pas repris ici les nombreux exemples qui illustrent les cinq premières catégories de contexte exposés dans *Lire la Bible*, à quoi il suffira de renvoyer.

CONTEXTE BIBLIQUE ET LEXICOGRAPHIE

Il n'est pas toujours facile de distinguer entre lexicographie et contexte biblique. La lexicographie est l'étude de la signification des lexèmes, c'est-à-dire des mots qui appartiennent au lexique, substantifs, adjectifs, verbes et adverbes; à quoi il faut ajouter les expressions, par exemple «ressusciter des morts»¹². Ainsi, dans le récit de la naissance de Jésus selon le troisième évangile, il est important de savoir quel est le sens de *katalyma* («hôtellerie» ou simplement «salle»?) et de *phatnē* («mangeoire» ou «étable»?). La lexicographie a sa place dans la rubrique «Texte» avec la critique textuelle et la grammaire. Quant au «Contexte biblique», son autre nom, «Références interscripturaires», ou «Intertextualité»¹³, permet sans doute de mieux percevoir qu'il s'agit de mettre en rapport *non pas des mots mais des textes*. Un seul exemple: le recensement dont il est question au début du récit de la naissance de Jésus selon Luc (2,1-20) sera mis en relation avec un autre récit, celui du recensement que fit David, à la fin du Deuxième livre de Samuel (2S 24).

¹¹ Voir, par exemple, R. MEYNET, *Lire la Bible*, 2003, 45-55.

¹² Voir, par ex., J. ONISZCZUK, *Incontri con il Risorto in Giovanni* (cf. nt. 1), 41

¹³ Dans mon analyse du Ps 34, j'ai changé «Contexte biblique» par «Intertextualité», parce que, outre certains textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, j'ai fait référence au Prologue de la Règle de saint Benoît. Voir *Les huit psaumes acrostiches alphabétiques*, RBSem 8, Roma 2015, 94-96.

Toutefois, quand la rubrique «Texte» est omise, on pourra étudier dans le «Contexte» le sens de tel ou tel lexème problématique. Il ne s'agit pas, dans ce cas, de reproduire ce que font les dictionnaires bibliques¹⁴ qui passent en revue les différents emplois du terme, mais plutôt d'opérer un choix limité de textes qui éclaireront sa signification. Au début de la Lettre de Jacques, le substantif *peirasmos* est utilisé dès le verset qui suit l'adresse: «Tenez tout pour une joie, mes frères, quand vous rencontrez divers *peirasmois*» (Jc 1,2). Dans son commentaire en italien, qui reproduit sa thèse de doctorat, Tomasz Kot, consacre plus de trois pages serrées de sa rubrique «Testo» à discuter le sens du terme qui peut signifier, selon le contexte, «tentation» ou «épreuve»¹⁵. Pour la traduction française, l'éditeur avait exigé d'alléger le côté trop technique de l'œuvre et la rubrique «Texte» fut supprimée. Toutefois, la question de la signification de *peirasmos* ayant été jugée importante, elle fut intégrée dans le «Contexte biblique», mais notablement allégée¹⁶. Y a été souligné le rapport du texte de Jacques avec celui du début de la Première lettre de Pierre (1P 1,6), car leur ressemblance est très forte, appuyée en particulier par l'emploi commun d'autres termes, et elle permet de mieux comprendre Jc 1,2. *La caractéristique fondamentale du «Contexte biblique» est en effet de mettre en rapport non des mots, mais des textes et des situations semblables.*

CONTEXTE BIBLIQUE ET REALIA

Au sens strict, on appelle *realia* les «réalités» de tous ordres propres à une langue ou à une culture qui n'ont pas d'équivalent exact dans une autre. Le terme *realia* est né dans le domaine de la traduction. Comment traduire le terme hébreu *qorbān*? Marc le translitère puis le traduit:

¹¹ Mais vous, vous dites: Si un homme dit à son père ou à sa mère: Je déclare *korbān* — c'est-à-dire offrande-sacrée — les biens dont j'aurais pu t'assister, ¹² vous ne le laissez plus rien faire pour son père ou pour sa mère ¹³ et vous annulez ainsi la parole de Dieu par la tradition que vous vous êtes transmise (Mc 7,11-13; traduction de la BJ).

Curieusement Matthieu ne donne pas le terme hébreu mais seulement le terme grec *dōron*, que la BJ et la TOB traduisent par «offrande sacrée». Les explications seraient à leur place dans la rubrique «Texte», dans la mesure où l'on considérerait que c'est une question de lexicographie. L'étude des emplois du mot dans les livres de l'Ancien Testament où il se trouve (Lv, Nb, Ez) servira à voir qu'il indique toutes sortes d'offrandes, animales, végétales, parfums, objet d'or ou d'argent. Cette signification très large se retrouve dans le verbe *qrb*

¹⁴ Voir J.A. FITZMYER, *An Introductory Bibliography for the study of Scripture*, Subsidia biblica 3, Roma 1990, Chap. XI.

¹⁵ T. KOT, *La fede, via della vita, Composizione e interpretazione della Lettera di Giacomo*, ReBib 6, Bologna 2003, 36-39.

¹⁶ T. KOT, *La Lettre de Jacques, La foi, chemin de la vie*, RhSem 2, Paris 2003, 36-38.

(hiphil) qui signifie «approcher» dans le sens de «faire approcher», donc «offrir». Or, ce n'est pas cela qui permettra d'éclairer le cas envisagé par les évangélistes. Le terme *qorbān* ne se comprendra qu'en référence aux textes rabbiniques qui traitent des vœux et en particulier de ce vœu, fort discuté, au temps de Jésus et par la suite, qui permettait de soustraire aux parents ce qui était offert à Dieu¹⁷.

Selon Jn 20,6 le corps de Jésus fut enveloppé dans *ta othonia* et *to soudarion*, que la BJ traduit par «les linges» et «le suaire». J. Oniszczyk étudie la signification de ces termes dans les «Questions lexicographiques» de sa rubrique «Texte»¹⁸. Si la rubrique «Texte» était économisée, ces informations trouveraient naturellement leur place dans le «Contexte».

CONTEXTE BIBLIQUE ET GÉOGRAPHIE

La première section du livre d'Amos comprend une série d'oracles contre les nations, où sont cités aussi un certain nombre de régions et de villes. Dans notre commentaire, nous avons donné une carte qui permet de localiser les nations dont il est question ainsi que leurs villes et autres localités¹⁹. Les renseignements sur les localités de Biqeat-Aven, de Béth-Éden, de Kîr, cités dans l'oracle contre Damas, sont fournies dans la rubrique «Texte» (p. 41-42) et de même pour les oracles suivants. En revanche, c'est dans le «Contexte biblique» de chacun des six passages de la première séquence que sont rassemblées toutes les données bibliques concernant chacune des six nations en question, en particulier dans ses relations avec Israël (p. 43.45 pour les Araméens et les Philistins, 49.52 pour Tyr et Édom, 55.57 pour les Ammonites et les Moabites).

CONTEXTE BIBLIQUE ET INSTITUTIONS

Un peuple se caractérise par des institutions particulières, religieuses, politiques, économiques et culturelles. Ainsi du sabbat, de l'année sabbatique et de l'année jubilaire qui sont propres à Israël. En ce qui concerne le sabbat, il faut savoir qu'il commence à l'apparition des trois premières étoiles, ce qui permet de comprendre ce qu'écrit Luc à la fin de la séquence de l'exécution de Jésus: «Le sabbat commençait à luire» (23,54).

Au début de sa lettre aux Galates Paul écrit: «Si quelqu'un vous annonce un Évangile opposé à ce que vous avez reçu, qu'il soit anathème!» L'anathème «désigne ce qui est consacré exclusivement à Dieu, interdit à l'usage profane. C'est se livrer au jugement de Dieu et à l'exclusion de la communauté, si on ne dit pas la vérité ou si l'on ne fait pas ce qu'on promet»²⁰.

¹⁷ Voir, par exemple, S. LÉGASSE, *L'Évangile de Marc*, LeDiv.Com 5, Paris 1997, I, 435-436.

¹⁸ J. ONISZCZYK, *Incontri con il Risorto in Giovanni* (cf. nt. 1), 27.

¹⁹ P. BOVATI – R. MEYNET, *Le Livre du prophète Amos*, RhBib 2, Paris 1994, 72.

²⁰ X. LÉON-DUFOUR, *Dictionnaire du Nouveau Testament*, Paris 1996³, «Anathème». Voir, par exemple, R. MEYNET, *La lettre aux Galates*, RhSem 10, Pendé 2012, 36-37.

La manière d'ensevelir les morts n'est pas la même dans toutes les cultures. Il est indispensable de connaître celle des juifs du premier siècle de notre ère pour comprendre certains traits du récit de l'ensevelissement de Jésus selon saint Jean. À cette occasion Jacek Oniszczyk intitule la rubrique où il traite cette question: «Contesto storico e biblico»²¹.

CONTEXTE BIBLIQUE ET HISTOIRE

Le procès de Jésus se déroula d'abord devant le Sanhédrin, puis devant Pilate, le gouverneur romain. Les renseignements historiques sur ce dernier trouvent leur place dans le contexte, accompagnés des données archéologiques fournies par l'inscription trouvée à Césarée maritime²².

Dans le récit de la naissance de Jésus selon Luc (2,1-20), ce qui concerne les personnages de César Auguste et de Quirinius ainsi que le recensement et en particulier de sa date, tout cela relève du contexte historique. On rangera aussi dans la rubrique du «Contexte» ce qui regarde le statut social des bergers, lequel aura son importance pour l'interprétation, suivant que l'on considère les bergers de manière bucolique comme de gentils pasteurs ou qu'ils soient vus comme des parias, voleurs et menteurs à tel point qu'ils n'étaient pas admis à témoigner dans les tribunaux. Comme ces réalités ne renvoient pas à un texte biblique, on pourrait penser qu'elles n'ont pas leur place dans le «Contexte biblique» et qu'elles devraient être traitées ailleurs, par exemple dans la rubrique «Texte» ou, à défaut, dans quelque note à l'occasion de la «Composition». Cependant, si la rubrique «Texte» est omise et si l'explication demande quelque développement dépassant les limites d'une note, elle peut trouver place dans celle du «Contexte biblique».

Le contexte biblique proprement dit concernant le recensement se trouvera dans les textes bibliques. Le plus relevant pour comprendre le texte de Luc — car tel est le but dernier de toute opération exégétique — est sans doute le récit du recensement que fit le roi David rapporté en 2S 24²³: il le décida contre l'avis de Joab, chef de l'armée, et la chose ne plut pas au Seigneur qui le châtia durement. Il faudra y revenir.

CONTEXTE BIBLIQUE ET TEXTES NON BIBLIQUES

La priorité doit être donnée aux textes bibliques, car ce sont eux qui, le plus souvent, éclairent le mieux le sens du texte étudié. Toutefois, il peut être utile de se référer à des textes non bibliques, avant tout ceux des civilisations et littératures proches du texte étudié. Un des exemples les plus classiques est celui du

²¹ J. ONISZCZYK, *Incontri con il Risorto in Giovanni* (cf. nt. 1), 30-31; plus loin l'auteur utilise un titre similaire: «Contesto biblico e storico» (p. 159).

²² Voir J. ONISZCZYK, *La passione del Signore secondo Giovanni*, ReBib 15, Bologna 2011, 93.

²³ Les commentaires du troisième évangile de Rossé, de Fitzmyer et de Nolland ne signalent pas ce rapport intertextuel.

récit du déluge (Gn 6,5-9,17) et de celui, très antérieur, de l'épopée babylonienne de Gilgamesh dont il semble bien que l'auteur biblique s'est inspiré²⁴. Le récit de la guérison de l'aveugle de Jéricho selon saint Luc (Lc 18,35-43) a pu être mis en rapport avec la prière d'un aveugle à Amon, dieu de Thèbes, qui date du 14^e siècle avant Jésus-Christ, car les mêmes thèmes s'y retrouvent²⁵.

L'épopée de Gilgamesh ainsi que la prière égyptienne d'un aveugle sont très antérieures aux textes bibliques du déluge et de l'évangile de Luc. Les rapports peuvent aussi être établis avec des textes postérieurs à la littérature biblique. Ainsi, mettre en regard le récit biblique du déluge avec les récits coraniques qui en parlent est fort utile, pour en faire ressortir les ressemblances et, davantage encore, les différences. Il a paru intéressant d'examiner comment saint Benoît cite le Ps 34, et en particulier les deux versets de sa partie centrale (12-13), dès les premiers mots du Prologue de sa Règle²⁶.

La conclusion de ce tour d'horizon est, semble-t-il, claire. Dorénavant, il conviendra d'abandonner l'appellation «Contexte biblique» en faveur de «Contexte». Comme les noms des autres rubriques, «Texte», «Composition» et «Interprétation», le «Contexte» devra être privé de son épithète. Une autre conséquence, sera que la «Comparaison synoptique» devrait être intégrée au «Contexte», dans la mesure où elle en est un cas particulier²⁷.

C. COMMENT ÉTABLIR LE CONTEXTE BIBLIQUE

Dans le *Traité*, le chapitre sur «L'intertexte» est organisé en deux parties, «A. Rapports ponctuels», «B. Rapports séquentiels». Dans la première de ces deux parties, ont d'abord été étudiés les trois cas suivants; «1. Citation explicite», «2. Référence» et «3. Citation implicite» (379-397). Il est inutile d'y revenir car ces rapports s'imposent. En revanche, le quatrième cas, celui de «L'allusion» (397-406), est problématique: en effet, l'allusion comporte bien des degrés et tous ne la perçoivent pas également.

Ce dernier degré de l'intertextualité, celui qui s'impose le moins, n'est sans doute pas le moins efficace, car c'est celui qui fait appel, plus que tout autre, à l'intelligence du lecteur, ou, pour reprendre un terme biblique, à sa «sagesse». Cette vertu faite d'abord de mémoire, surtout auditive, est celle qui permet de percevoir ce qu'on appelle quelquefois les «échos»²⁸ qui résonnent entre les textes; cette vertu — on l'a

²⁴ Voir, par exemple, G.J. WENHAM, *Genesis 1-15*, WBC 1, Waco (TX) 1987, 159-169.

²⁵ R. MEYNET, «Au cœur du texte; analyse rhétorique de l'aveugle de Jéricho selon saint Luc», *NRTh* 103 (1981) 698-710; ID., *Le fait synoptique reconsidéré*, RBSem 7, Roma 2015, 60-61.

²⁶ R. MEYNET, *Les huit psaumes acrostiches alphabétiques* (cf. nt. 13), 96.

²⁷ C'est ce qu'a fait A.R. FERMÍN VIVAS, *Jesús se rodea de su familia, Análisis retórico bíblico y semítico de Mc 3,7-35*, TG Serie Teologia 202, Roma 2013, 49-56.81-93, etc.

²⁸ «Un écho se définit, à proprement parler, comme ce que perçoit l'auditeur (ou le lecteur) d'un texte. Il y a écho lorsque la lecture d'un texte provoque chez un auditeur ou une auditrice des

déjà dit — est faite aussi de cette conviction que le sens est ce qui circule non seulement entre les lignes d'un texte, mais aussi entre les textes d'un même livre, entre les livres d'un même corpus, même ceux qui peuvent paraître les plus lointains²⁹.

UNE OPÉRATION OBLIGATOIRE?

La première règle, tirée de l'expérience, c'est-à-dire de l'observation de notre pratique, est que cette opération n'est pas indispensable. Contrairement aux autres rubriques, celle-ci ne s'impose que lorsqu'elle sert à mieux éclairer le texte analysé. Dans mon dernier ouvrage, chacun des quinze psaumes des montées comporte la rubrique du «Contexte biblique»³⁰. En revanche, dans notre commentaire d'Amos, pour la séquence centrale du livre (Am 5,1-17), si les deuxième, troisième et cinquième passages sont pourvus du contexte biblique, les premier et quatrième passages en sont dépourvus³¹; pour les séquences B5, B6 et B7, il n'est pas non plus de contexte biblique. Même les commentaires qui accordent la plus grande importance à l'intertextualité, omettent quelquefois la rubrique: ainsi dans son commentaire de la Lettre de Jacques, Tomasz Kot n'a pas de contexte biblique pour le passage 2,14-26³². Pour exprimer la règle d'une autre manière, le contexte ne se fait pas à tout prix, mais seulement quand il est pertinent, c'est-à-dire quand il est indispensable ou utile pour mieux comprendre le texte commenté. Attention aux fausses fenêtres!

Il faut ajouter que la densité du contexte biblique dépend de la longueur du texte commenté. Pour l'étude d'une séquence³³ ou d'une section³⁴, ou pour un livre court, comme *La Première lettre de Jean* qui comprend seulement cinq chapitres, le contexte biblique pourra être plus fréquent, et même être mené de manière systématique dès le niveau des parties, tandis que pour *l'Évangile de*

réminiscences d'un autre texte» (P. OAKES, «Quelle devrait être l'influence des échos intertextuels sur la traduction? Le cas de l'Épître aux Philippiens (2,15-16)», in D. MARGUERAT – A. CURTIS, ed., *Intertextualités. La Bible en échos*, Le monde de la Bible 40, Genève 2000, 251). Certains font une distinction entre «allusion» et «écho»; l'allusion serait due à l'auteur, tandis que l'écho serait ce que perçoit le lecteur (ainsi Hays, selon Oakes, *Ibid.*). Comme il est impossible d'avoir accès à la conscience de l'auteur, et encore moins à sa volonté (qui peut être inconsciente), il semble qu'il vaut mieux s'en tenir en ce domaine à des faits objectifs et vérifiables; il est en effet possible de relever, dans les commentaires et dans les notes des éditions et traductions, les allusions perçues par les lecteurs.

²⁹ *Traité*, 397.

³⁰ R. MEYNET, *Les psaumes des montées*, RBSem 9, Leuven 2017.

³¹ P. BOVATI – R. MEYNET, *Le Livre du prophète Amos* (cf. nt. 19), 159-177.

³² T. KOT, *La Lettre de Jacques* (cf. nt. 16), 112-113.

³³ Par exemple, V.R. SOLICHIN, *La figura del seme e il suo compimento. Analisi retorica del discorso parabolico in M 4,1-34*, TG Serie Teologia 195, Roma 2012; C. QUISPE LÓPEZ, *La nueva alianza durante las enseñanzas de Jesús en el templo de Jerusalén. Análisis retórico bíblico y semítico de la secuencia de Mc 11,27-12,44*, TG Serie Teologia 189, Roma 2012.

³⁴ Par exemple, R. DI PAOLO, *Il Servo di Dio porta il diritto alle nazioni. Analisi retorica di Matteo 11-12*, TG Serie Teologia 128, Roma 2005; J. ONISZCZUK, *La passione del Signore secondo Giovanni* (cf. nt. 22); ID., *Incontri con il Risorto in Giovanni* (cf. nt. 1).

Luc, qui est l'évangile le plus long, cela ne pourra pas se faire de la même manière sous peine d'alourdir démesurément le volume.

À QUEL NIVEAU COMMENCER?

Le chapitre 7 du *Traité* sur «L'intertexte» est organisé en deux parties qui concernent les niveaux où joue le contexte. Dans la première partie, intitulée «Rapports ponctuels», l'intertexte «met en rapport des textes courts, un verset ou une péricope»; dans la deuxième, appelée, faute de mieux, «Rapports séquentiels», l'intertexte joue au niveau «des ensembles plus amples, une séquence par exemple»³⁵. En réalité, la première partie traite des différents types de rapports intertextuels, depuis ceux qui sont les plus assurés, par le texte lui-même, jusqu'à ceux qui le sont le moins et qui sont tributaires de la sensibilité des lecteurs; elle devrait donc être intitulée: «Les différents types de rapports intertextuels». La deuxième partie, quant à elle, aborde la question des niveaux d'organisation du texte auxquels se révèlent les rapports intertextuels, depuis celui du «passage» jusqu'à celui du «livre»; son titre devrait donc être corrigé en conséquence.

L'examen de la pratique concrète des divers chercheurs devrait sans doute conduire à revoir l'organisation de cette deuxième partie du chapitre. En effet, dans nos publications le «Contexte» est mis en œuvre à différents niveaux. Les commentaires des livres d'une certaine ampleur, *Luc*, *Marc*, *Amos*, ou de portions importantes, comme le premier recueil salomonien du Livre des proverbes, commencent à partir du niveau du «passage»³⁶; d'autres, sur des textes plus courts, le font à partir de la «partie»³⁷. En fait, les auteurs commencent le contexte biblique à partir du niveau auquel ils procèdent à l'analyse de la composition du texte pour aboutir à son interprétation. Cela pour ce qui concerne le point de départ.

Pour les niveaux suivants, certains ne le font pas du tout: ainsi Bernard Witek qui a mené l'opération de l'intertextualité systématiquement pour chacun des passages de son corpus (*Pr 10,1–22,16*) ne poursuit pas aux niveaux supérieurs de ses cinq séquences et des sous-séquences qui les composent, et pas davantage à celui de l'ensemble du recueil. Pour d'autres, le contexte biblique est conduit de manière différente. Roberto di Paolo le fait pour toutes les séquences et pour la section, mais il ne le fait pas pour les sous-séquences. Dans son ouvrage sur la Passion selon saint Jean, Jacek Oniszcuk ne fait pas toujours le contexte

³⁵ *Traité*, 378.

³⁶ B. WITEK, *Dio e i suoi figli. Analisi retorica della Prima Raccolta Salomonica (Pr 10,1–22,16)*, TG.T 117, Roma 2005. De même, R. Di Paolo su Mt 11–12 (*Il Servo di Dio porta il diritto alle nazioni. Analisi retorica di Matteo 11–12*, TG.T 128, Roma 2005), J. Oniszcuk dans ses deux livres sur la Passion et la Résurrection de Jésus selon Jean (*La passione del Signore secondo Giovanni*, ReBib 15, Bologna 2011; *Incontri con il Risorto in Giovanni [Gv 20–21]*, RBSem 1, Roma 2013).

³⁷ T. KOT, *La Lettre de Jacques* (cf. nt. 16).

biblique pour les sous-séquences ni pour toutes les séquences, mais il fait toujours la comparaison synoptique. Il est possible de conclure de cette enquête que la plupart des auteurs ouvrent la rubrique du contexte quand ils le jugent nécessaire ou utile.

COMMENT IDENTIFIER LES RAPPORTS INTERTEXTUELS?

Le premier conseil que nous donnons à nos étudiants est de faire fonctionner leur mémoire personnelle — leur propre «disque dur» —, avant de recourir aux mémoires externes. Trop souvent, en effet, plus par manque de confiance en eux-mêmes que par paresse, ils se précipitent sur tous les instruments qui sont à leur disposition, ce qui a l'inconvénient de les empêcher de penser par eux-mêmes. Cela suppose évidemment de connaître les textes bibliques, les personnages, les événements, les récits, les poèmes. En outre, il est beaucoup plus satisfaisant de trouver soi-même un rapport intertextuel que d'avoir recours à d'autres.

La mémoire de chacun étant de toute façon limitée, il est bon, dans un deuxième temps, de se servir de ce qu'ont fait nos prédécesseurs. Plusieurs éditions et traductions signalent, en marge ou en notes, un grand nombre de références très utiles. Les commentaires eux aussi en fournissent beaucoup. Il va sans dire que tout doit être vérifié scrupuleusement et surtout qu'il faut trier. Les concordances peuvent être utiles, et surtout les logiciels tels que *Accordance* et *BibleWorks*, qui permettent en particulier de trouver des textes où sont utilisés ensemble deux ou plusieurs mots du texte étudié: à partir de la version 7 de *BibleWorks*, cela peut se faire avec le «Tab», appelé aussi «X-Refs» («cross-reference sources» accessible aussi par la barre supérieure «Resources»).

LE MAUVAIS INFINI OU LE RISQUE DU DÉDALE

Le contexte d'un texte biblique est constitué par toute la Bible. Il va sans dire que, à l'occasion de l'étude d'un passage, il ne sera pas possible de citer à témoigner tous les autres passages de la Bible. Les deux Testaments sont une pelote de laine: quand on tire un brin, à quelque endroit qu'on le prenne, tout vient petit à petit, car la pelote n'est formée que d'un seul et unique brin. Pour utiliser une autre métaphore, une chose en appelant une autre, une voie débouchant nécessairement sur une ou plusieurs autres, le risque est de construire, par ramifications successives, un dédale ou labyrinthe où le chercheur finira par se perdre, entraînant derrière lui son lecteur. Tout se tient et l'on comprendra qu'il faille choisir, et choisir de manière drastique, car le processus pourrait être infini, n'ayant d'autres limites que celle du livre tout entier.

Quels critères utiliser pour se limiter de façon raisonnable? Le critère essentiel est tout simplement le bon sens qui veut qu'on évite, pour le lecteur, l'indigestion. Ce ne sont pas les homélies les plus longues qui sont les meilleures, bien au contraire. Les limites sont donc d'abord quantitatives: si pour une

péricope évangélique, le contexte s'étend sur cinq pages, c'est trop. Il en va du «Contexte» comme pour les autres rubriques, en particulier pour la «Composition»: il ne faut pas vouloir tout dire! L'idéal pour la composition serait de se limiter à la réécriture; toutefois, il est utile d'attirer l'attention du lecteur sur les points les plus importants pour l'interprétation qu'il risquerait de ne pas apercevoir spontanément.

Il vient d'être question du «lecteur» et de «l'interprétation», ce qui offre deux autres critères. *On écrit pour un lecteur*: on évitera donc d'enfoncer les portes ouvertes, c'est-à-dire de s'appesantir sur ce qui ne requiert que peu d'explications, on n'abusera pas de sa patience en accumulant les connaissances: ce qui fait plaisir au scripteur peut lasser le lecteur. Le choix des références doit se faire aussi *en fonction de l'interprétation*: n'est utile que ce qui permet de mieux comprendre le texte analysé, et donc de l'expliquer. On se rappellera que le bon avocat ne retient pour sa démonstration que les deux ou trois preuves vraiment solides qu'il va exploiter à fond; le mauvais avocat en revanche accumulera au maximum les preuves, même les plus faibles, ne se rendant pas compte que, loin de renforcer sa plaidoirie, il l'affaiblit en proportion du nombre des preuves qu'il aura entassées.

SEMER LARGEMENT, PUIS ÉCLAIRCIR

Quand on sème, par exemple, les betteraves, on enfouit une grande quantité de graines. Quand elles ont levé, on en arrache le plus grand nombre pour ne laisser que la plus belle, tous les trente centimètres; on appelle cette opération «éclaircir». Durant le temps de la recherche du contexte, il est bon de noter tout ce qui se présente à l'esprit, sans compter. Il peut même être utile de le rédiger, mais vient ensuite le temps d'éclaircir, en appliquant les critères dont il vient d'être question. Bien sûr, dans les débuts, cela crève le cœur de sacrifier tant de plantons! On se rappellera que la sélection naturelle ne procède pas autrement.

Le temps de la recherche n'est pas celui de la communication. Pour la «composition», il est très utile de commencer par faire systématiquement la segmentation, c'est-à-dire d'identifier membres et segments et même de le justifier par écrit, et ainsi de suite pour les niveaux successifs. Mais quand vient le temps de rédiger, on laissera tout cela ou presque dans ses notes personnelles, comme autant de plantons qui n'auront servi qu'à sélectionner ce qui aura le plus de chances de porter du fruit.

Il vaut la peine à ce sujet de citer *in extenso* la «deuxième annotation» des *Exercices spirituels* de saint Ignace:

Celui qui donne à un autre une manière et un ordre pour méditer ou contempler, doit raconter fidèlement l'histoire de cette contemplation ou de cette méditation, en ne parcourant les points que par une brève et sommaire explication. Car lorsque celui qui contemple part de ce qui est le fondement véritable de l'histoire, la parcourt, réfléchit par lui-même et trouve quelque chose qui lui explique et lui fasse sentir un peu mieux l'histoire, soit par sa propre réflexion, soit parce que son intelligence est éclairée par

la grâce de Dieu, il y trouve plus de goût et de fruit spirituel que si celui qui donne les exercices avait beaucoup expliqué et développé le sens de l'histoire; car ce n'est pas d'en savoir beaucoup qui rassasie et satisfait l'âme, mais de sentir et de goûter les choses intérieurement³⁸.

C'est là le premier conseil qu'Ignace donne à celui qui donne les Exercices. Le conseil vaut aussi, *mutatis mutandis*, pour l'exégète.

LES LIMITES DE L'INTERTEXTE (EN AMONT MAIS AUSSI EN AVAL)

Le tour d'horizon des contextes autres que le contexte biblique s'était achevé par les textes non bibliques (voir p. 335). Il sera bon d'y revenir pour approfondir davantage cette question, toujours dans une perspective pédagogique³⁹.

Certains pensent que l'intertexte doit se limiter aux textes dont la rédaction est antérieure à celle du texte étudié. Ainsi, le livre de la Sagesse, un des plus tardifs de l'Ancien Testament chrétien, ne devrait pas être considéré comme faisant partie de l'intertexte de livres rédigés plusieurs siècles auparavant. Ce serait confondre étude des sources et intertextualité. Selon cette logique aucun des textes du Nouveau Testament ne ferait partie du contexte de ceux de l'Ancien Testament. À l'intérieur du Nouveau Testament, il serait impossible de mettre en rapport les lettres de Paul, au moins les proto-paulines, avec les évangiles, pour la raison qu'ils ont été écrits après la mort de l'Apôtre. L'adage juif dit: «Il n'y a ni avant ni après dans la Bible». Ce n'est pas tant qu'il est bien difficile de déterminer l'époque exacte de rédaction des textes bibliques. C'est que, *pour le lecteur*, tous les textes lui sont contemporains: il peut lire le même jour la Genèse et l'Apocalypse de saint Jean, et ce dernier livre avant le premier. Toute la Bible, du début à la fin, fait partie de l'intertexte de n'importe quel texte biblique particulier.

Mais qu'en est-il des textes non bibliques? Le domaine est évidemment immense: il comprend, en théorie, toutes les littératures de tous les temps. Pour l'Ancien Testament, on a déjà dit qu'il pouvait être très éclairant de se référer aux textes des littératures du Proche-Orient ancien. Pour le Nouveau Testament, ce seront tout d'abord ce qu'on appelle «Les écrits intertestamentaires», ceux qui ont été découverts à Qoumran ainsi que les nombreux pseudépigraphes de l'Ancien Testament⁴⁰; ce sont aussi les apocryphes chrétiens⁴¹. Le rapport avec les textes rabbiniques, dont la rédaction est largement postérieure aux textes néotestamentaires, mais qui souvent reflètent des traditions bien antérieures, peut être fort utile et même indispensable, comme on l'a signalé à propos du *Korban*

³⁸ Ignace de LOYOLA, *Exercices spirituels*, Collection Christus 61. Textes, Paris 1986, 29.

³⁹ Ces deux paragraphes rempliront donc la fonction de «termes finaux» pour les parties B et C!

⁴⁰ Voir, par exemple, A. DUPONT-SOMMER – M. PHILONENKO, ed., *La Bible: écrits intertestamentaires*, Bibliothèque de la Pléiade 337, Paris 1987.

⁴¹ Voir F. BOVON – P. GEOLTRAIN, ed., *Écrits apocryphes chrétiens*, Bibliothèque de la Pléiade 442, Paris 1997.

dont parle Marc⁴². On a mentionné la relation du Ps 34 avec la Règle de saint Benoît, qui date de la première moitié du 6^e siècle de notre ère⁴³. Selon Mc 3,31-35 Jésus déclare: «Voici ma mère et mes frères! Celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère». Sur le disciple comme mère de Jésus, Jérôme écrit: «Ceux-là sont ma mère qui chaque jour m'engendrent dans l'âme des croyants»⁴⁴. Cette citation mérite certainement d'être reprise dans le «Contexte», ou, à cause de sa brièveté, à l'occasion de l'interprétation. Plus près de nous, il est aussi possible de citer le récit fait par un missionnaire contemporain qui rapporte que pour les paysans Vénézuéliens la demande principale du Notre Père est la demande du pain⁴⁵.

Le sens d'un texte n'est pas seulement celui que son auteur a voulu, consciemment ou non. Il ne s'épuise pas dans le contexte historique de sa production. Inspiré lui aussi par l'Esprit, le lecteur devient capable d'interpréter le texte et de l'actualiser en fonction de sa propre situation. Tout lecteur qui s'approprie un texte enrichit son sens. Selon l'expression bien connue de Grégoire le Grand, «L'Écriture grandit avec ceux qui la lisent»⁴⁶.

Le critère sera toujours le même: sera retenu ce qui peut aider à mieux comprendre le texte analysé. Une citation spécialement pertinente d'un Père de l'Église, ou même d'un commentateur contemporain, peut être considérée faire partie du contexte du texte que l'on commente soi-même.

PRENDRE DU REcul POUR SAISIR LES ENSEMBLES

«Au fond... la musique, si on la prend note par note, c'est assez nul»⁴⁷. Comprendre veut dire «prendre ensemble», c'est-à-dire saisir les rapports. Une mosaïque ne se «comprend» pas si on la regarde de trop près, car on ne voit que l'une ou l'autre des tesselles dont elle est formée, sans pouvoir percevoir la figure qu'elle représente. Il en va de même pour la compréhension d'un texte: «ramper sur les versets», comme on dit souvent, l'un après l'autre ne suffit pas pour comprendre. Il faut prendre du recul pour saisir les rapports entre tous les éléments du texte. Lc 18,35:

Il advint, tandis que lui s'approchait de Jéricho,
qu'un aveugle était assis le long de la route, demandant-(l'aumône).

est la description d'une situation, avec mention du lieu, des personnages et de leurs actions. Il est certes intéressant de remarquer que les deux membres sont

⁴² Voir p. 333.

⁴³ Voir note 26.

⁴⁴ Saint JÉRÔME, *Commentaire sur saint Matthieu*, SC 242, Paris 1977, 261-262.

⁴⁵ Voir R. MEYNET, «La composition du Notre Père», *StRBS* 18 (04.05.2005; 16.12.2014) 27-28.

⁴⁶ P.C. BORI, *L'interprétation infinie: l'herméneutique chrétienne ancienne et ses transformations*, Passages, Paris 1991.

⁴⁷ Ph. GELUCK, *Le tour du chat en 365 jours*, Paris 2006.

complémentaires et opposés: Jésus puis l'aveugle, l'un qui marche et l'autre qui reste assis. Mais ce premier verset du récit de la guérison de l'aveugle de Jéricho n'est que la première tesselle de la mosaïque qui couvre toute la surface qui s'étend du verset 35 au verset 43. C'est la mise en rapport des tesselles extrêmes qui fera sens:

+ ³⁵ Il advint, tandis que LUI s'approchait de Jéricho,
+ qu' UN AVEUGLE ÉTAIT ASSIS le long de la route DEMANDANT (l'aumône).

[...]

+ ⁴³ Et aussitôt IL VIT-À-NOUVEAU et le SUIVAIT, glorifiant DIEU.
+ Et tout le peuple AYANT VU, DONNA louange à DIEU.

«Fera sens», c'est bien le cas de le dire en l'occurrence, puisque l'aveugle se met à «suivre» celui qui l'a guéri, entraînant à sa suite pour ainsi dire «tout le peuple», alors qu'au début du récit il restait assis seul le long de la route. Une mise en rapport précise de l'introduction et de la conclusion permet de voir qu'il s'agit non pas d'une simple, mais d'une triple guérison: des yeux, car l'aveugle voit à nouveau, des pieds car il se met à suivre Jésus alors qu'il restait assis, de la bouche aussi dans la mesure où il passe de l'attitude de celui qui «demande» l'aumône à celui qui glorifie Dieu. Et ce n'est pas tout: la guérison est redoublée car elle concerne pas seulement l'ancien aveugle mendiant, mais «tout le peuple». Cela pour les parties extrêmes seulement; mais il ne faut pas oublier tout ce qui se trouve entre les deux⁴⁸.

Ce qui vaut pour la composition, vaut aussi pour le contexte. Les cinq premiers versets du récit de la naissance de Jésus selon saint Luc (Lc 2,1-5) parlent du recensement promulgué par César Auguste, d'abord de manière générale (1-3) puis appliqué, pour ainsi dire, à Joseph et Marie (4-5)⁴⁹. «Recensement» et «recenser» reviennent quatre fois dans ces versets, ce qui peut être perçu comme une manière d'insister. Il est possible de considérer que «le recensement est inutile au récit qui pourrait commencer au verset 6 (évidemment avec une notation de lieu)»⁵⁰. C'est ce qui arrive si l'on reste le nez collé sur ces quelques versets, sans chercher leur rapport avec la suite.

Or le texte de Luc n'insiste pas seulement sur le recensement. Par trois fois il signale que sa mère coucha ou déposa le nouveau-né «dans une mangeoire» (9.12.16), soit dans chacun des trois passages qui composent le récit de la naissance de Jésus. En grec comme en français, «mangeoire» est de la même racine que le verbe «manger». Si Jésus est dit avec une telle insistance «dans une mangeoire», ce sera qu'il est présenté comme une nourriture, car c'est bien du «manger» que l'on met dans une mangeoire pour nourrir les animaux.

⁴⁸ Pour l'analyse de tout le passage, voir R. MEYNET, *L'évangile de Luc*, RhSem 8, Pendé 2011³, 718-722; ID., *Le fait synoptique reconsidéré* (cf. nt. 25), 54-61.

⁴⁹ Voir R. MEYNET, *L'évangile de Luc* (cf. nt. 48), 112.

⁵⁰ F. BOVON, *L'Évangile selon saint Luc*, CNT, 2^e série 3a, Genève 1991, 115.

Mais revenons au recensement. Pourquoi, aujourd'hui encore comme autrefois, recense-t-on une population? Certainement pas pour le simple plaisir du comptage, pour la satisfaction, pour ainsi dire intellectuelle, de connaître le nombre des habitants d'un pays, avec, bien entendu, les données du sexe de chacun, de son âge, de ses possessions et revenus. Un recensement est organisé par le pouvoir politique, par le roi, pour que personne ne puisse échapper au fisc, et pas davantage au service militaire. Une réflexion anthropologique élémentaire permet de le comprendre. La Bible ne manque pas d'en parler. Ainsi quand Samuel expose de droit du roi que le peuple réclame:

Voici le droit du roi qui va régner sur vous. Il prendra vos fils et les affectera à sa charrerie et à ses chevaux et ils courront devant son char.¹² Il les emploiera comme chefs de mille et comme chefs de cinquante; il leur fera labourer son labour, moissonner sa moisson, fabriquer ses armes de guerre et les harnais de ses chars.¹³ Il prendra vos filles comme parfumeuses, cuisinières et boulangères... (1S 8).

Et, si l'on n'avait pas encore compris, il faut écouter la diatribe d'Ézéchiël contre les mauvais pasteurs, ceux qui au lieu de donner à manger à leurs brebis, les mangent:

² Fils d'homme, prophétise contre les pasteurs d'Israël, prophétise. Tu leur diras: Pasteurs, ainsi parle le Seigneur Dieu. Malheur aux pasteurs d'Israël qui se paissent eux-mêmes. Les pasteurs ne doivent-ils pas paître le troupeau?³ Vous vous êtes nourris de lait, vous vous êtes vêtus de laine, vous avez sacrifié les brebis les plus grasses, mais vous n'avez pas fait paître le troupeau... (Ez 34,2-3).

Et alors peut revenir en mémoire l'histoire de David, d'autant plus que son nom revient trois fois dans le récit (4 bis.11) et que nous sommes dans sa ville, à Bethléem, dont le nom signifie «la maison du pain». Avant son accession au trône, David était le berger qui protégeait ses brebis des prédateurs: «Quand ton serviteur faisait paître les brebis de son père et que venait un lion ou un ours qui enlevait une brebis du troupeau, je le poursuivais, je le frappais et j'arrachais celle-ci de sa gueule» (1S 17,34-35). Et c'est ce qu'il fera aussitôt en délivrant Israël de la main de Goliath le Philistin. En revanche, à la fin de son règne David se met en tête d'organiser un recensement, contre l'avis de Joab et de ses autres généraux (2S 24). Et voici le seul résultat qui est rapporté par le narrateur: «Joab donna au roi le chiffre obtenu pour le recensement du peuple: Israël comptait huit cent mille hommes d'armes tirant l'épée, et Juda cinq cent mille hommes» (2S 24,9). Voici donc le nombre des hommes qui pourraient devenir, comme on dit de nos jours, de la chair à canon, ou pour employer une expression biblique, qui pourraient être mangés par l'épée. On sait combien la chose déplut au Seigneur et quelles en furent les conséquences.

Ainsi apparaissent les deux termes de l'alternative: manger ou être mangé. Alors que César Auguste s'organise pour mieux exploiter les populations de l'empire, pour mieux les manger, Jésus est présenté comme celui qui déjà, en figure, se donne à manger; ce qui se produira en effet, au moment du repas

pascal quand il dira: «Ceci est mon corps qui pour vous est donné» (Lc 22,19). Une première opposition avait été précieuse pour être mis sur la piste: tandis que César recense, le nouveau-né est recensé avec ses parents.

Un élément ne trouve son sens que dans son contexte, que par rapport avec les autres éléments dont le texte est composé: ici essentiellement la mangeoire avec le recensement, sans oublier David et Bethléem.

Comment vérifier si un rapport intertextuel est valide? Un des critères les plus sûrs n'est autre que l'assentiment du lecteur. S'il reste de marbre, cela risque bien de ne pas être bon signe. Quand un étudiant, de Licence et surtout de Doctorat, présente trop de textes et surtout des textes qui ne paraissent pas pertinents, il est bon de lui demander de décrire de manière précise les ressemblances et les différences entre le texte commenté et celui du contexte biblique. Souvent cela suffit pour que l'étudiant se rende compte que le texte choisi n'est pas pertinent. Sinon, on peut lui demander de réfléchir pour expliciter comment le texte choisi peut éclairer le texte commenté.

D. CONCLUSION: RETOUR SUR LES RUBRIQUES

LES RUBRIQUES NE SONT PAS IMPERMÉABLES

Il est certes bon de procéder par ordre et méthode et de faciliter le plus possible le travail du lecteur. S'astreindre à respecter les limites imposées par les rubriques aide très certainement à faire plus de clarté, d'abord pour le scripteur. Une question de critique textuelle doit être distinguée d'un point de lexicographie et les liens intertextuels ne sont pas du même ordre que la division du texte à ses différents niveaux. Il ne faut certes pas tout mélanger. Cela dit, il est bien évident que les rubriques ne sont pas étanches.

Ainsi on pourrait avoir l'impression que, dans certains de nos commentaires, la place accordée à l'«Interprétation» est réduite par rapport à l'ensemble des rubriques qui la précèdent, en particulier par rapport à la «Composition». Pour reprendre l'exemple de la guérison de l'aveugle de Jéricho selon le troisième évangile (Lc 18,35-43)⁵¹, l'interprétation s'étend sur un peu moins de deux pages, tandis que Composition (comprise, bien sûr, la réécriture), Contexte biblique et Comparaison synoptique occupent ensemble plus de six pages. En réalité, bien des explications sont fournies déjà dans la première rubrique, comme on l'a vu à propos des parties extrêmes du passage⁵².

De même, l'opération du Contexte n'est pas sans relation avec celle de l'Interprétation. En effet, en ce qui concerne le récit de la naissance de Jésus selon Luc, il est clair qu'une certaine réflexion fut nécessaire pour saisir les rapports entre

⁵¹ Voir R. MEYNET, *Le fait synoptique reconsidéré* (cf. nt. 25), 54-61.

⁵² Voir p. 342-343.

les divers éléments du texte, en particulier celui qui lie le recensement et la mangeoire, et qui est loin d'être immédiat.

«*CONTEXTE À DOUBLE DÉTENTE*»

L'exemple qui a été utilisé un peu plus haut peut être rangé dans ce que le *Traité* appelle les «rapports séquentiels». En effet le récit de la naissance de Jésus est une «séquence» qui comprend trois «passages» que j'ai intitulés ainsi: 1. La naissance du fils de David à Bethléem (2,1-7); 2. L'annonce des anges aux bergers (2,8-14); 3. La visite des bergers à l'enfant de Bethléem (2,15-20). Toutefois, dans ce cas particulier, les trois passages sont liés entre eux du point de vue narratif, si bien qu'on est en droit de les considérer comme les trois épisodes d'un même récit.

Il n'en va pas toujours ainsi, surtout dans les séquences qui, du point de vue narratif, rassemblent des passages qui, à première vue, peuvent sembler hétéroclites. Tel est le cas de la séquence des controverses en Galilée, que ce soit dans le troisième évangile (Lc 5,17-6,11)⁵³ ou dans le second (Mc 2,1-3,6)⁵⁴. Un des exemples du *Traité* est celui de la dernière séquence de la seconde section de l'évangile de Lc (Lc 9,1-50) qui est fort démonstratif⁵⁵. Il n'est donc pas nécessaire d'y revenir.

En revanche il ne sera pas inutile de signaler pour terminer un phénomène qui n'a pas été abordé dans le *Traité*, et qui pourrait être appelé, provisoirement, «le contexte biblique à double détente». Il s'agit d'un rapport intertextuel qui agit à plusieurs niveaux. Le psaume central du recueil des quinze psaumes des montées, le Ps 127, est le seul qui soit dit «de Salomon». Dans un premier temps, celui qui concerne le psaume lui-même, on notera que cette mention «de Salomon» qui se trouve dans le titre, n'est pas sans rapport avec le corps du psaume.

En effet, si le nom de «Salomon» se trouve dès le début (1a), «son bien-aimé» au centre du psaume (2e) ne peut manquer de faire allusion au surnom que le roi reçut de Dieu, «Yedid-yah», ce qui signifie «Bien-aimé de Yah»:

²⁴ David consola Bethsabée, sa femme. Il alla vers elle et coucha avec elle. Elle conçut et mit au monde un fils auquel elle donna le nom de Salomon. *Yhwh l'aima*²⁵ et le fit savoir par le prophète Natân. Celui-ci le nomma *Yedidya*, suivant la parole de Yhwh (2S 12,24-25).

La partie centrale peut être comprise de manière générale et appliquée à tout homme; elle peut aussi être interprétée à la lumière du titre (1a) comme désignant Salomon auquel est promise de la part de Dieu une descendance qui sera en mesure de défendre sa «ville», ou son pays, contre ses ennemis.

⁵³ Voir R. MEYNET, *L'évangile de Luc* (cf. nt. 48), 355-281 (contexte biblique de la séquence: 274-277).

⁵⁴ Voir R. MEYNET, *L'évangile de Marc* (cf. nt. 6), 73-95.

⁵⁵ *Traité*, 411-412.

En outre, si David ne put réaliser son projet de construire le temple du Seigneur, c'est son fils et successeur Salomon qui lui bâtit une maison (1R 6–7), ce à quoi peut faire allusion le premier segment (1bc). Le psaume insiste sur le fait que la construction du temple comme celle d'une descendance, d'une dynastie, d'une «maison», ne sauraient réussir sans l'aide du Seigneur. Ainsi les références à l'histoire de Salomon permettent d'éclairer non seulement tel ou tel détail du psaume, mais l'ensemble même du poème.

¹ Cantique	des montées,	de Salomon.	
+ Si YHWH . <i>en vain</i>	ne BÂTIT travaillent	LA MAISON, SES BÂTISSEURS	dedans;
+ si YHWH . <i>en vain</i>	ne garde veille	LA VILLE , le gardien.	

- ² EN VAIN	pour vous,		
:: anticipants	le lever,		
:: retardants	le coucher ,		
:: mangeants	un pain	de souffrances.	

Oui,	il donne	à son Bien-aimé	(en) sommeil .

+ ³ Voici, + récompense	héritage LE FRUIT	de YHWH DU VENTRE :	DES FILS ,
.. ⁴ comme traits .. ainsi	dans la main LES FILS	d'un héros, de la jeunesse.	

- ⁵ HEUREUX	l'homme		
:: lequel	a rempli	son carquois	avec eux :
= ils ne rougiront pas,			
= quand ils traiteront	avec les ennemis	à LA PORTE .	

Le Ps 127 forme à lui seul une séquence, encadrée par deux séquences de sept psaumes (12–126 et 128–134)⁵⁶. Ce qui veut dire qu'il représente la clé de voûte de la construction et, partant, la clé de lecture de l'ensemble. Après la longue étape de la «Composition» du recueil, où sont étudiés les rapports entre leurs trois séquences, et en particulier de ceux qui sont tissés entre l'unique psaume de la séquence centrale, le Ps 127 «de Salomon» et le reste du recueil, le «Contexte biblique» se concentre, comme naturellement, sur la figure de Salomon dont le nom (*š^elōmōh*) entre en résonance avec ceux de «Jérusalem» (*y^erûšālāyim*) et

⁵⁶ Voir R. MEYNET, *Les psaumes des montées*, RBSem 9, Leuven 2017.

de «la paix» (*šālôm*), termes parsemés tout le long du recueil. Sont donc passés en revue les différents aspects du règne de Salomon qui trouvent un écho dans l'un ou l'autre des quinze psaumes: «Salomon roi de paix», «Salomon bâtisseur de la Maison du Seigneur», «Le serment fait à David», «Jour et nuit», «Salomon implore le pardon», «Salomon bénit le peuple». La rubrique du «Contexte biblique» s'ouvre en finale sur la présence du fils de David dans l'évangile de Luc: sans que son nom soit prononcé, sa figure transparait, comme en filigrane, tout au long de la septième séquence de la troisième section de l'évangile (Lc 18,31–19,46).

On voit donc par cet exemple, d'une part comment le contexte biblique du niveau supérieur confirme puissamment celui du niveau inférieur et d'autre part comment ce sont les faits compositionnels — les rapports formels entre le Psaume de Salomon au centre et les autres psaumes du recueil — qui permettent de découvrir et d'assurer les divers aspects de l'intertexte. Encore une fois, les rubriques ne sont pas étanches: distinction ne signifie pas séparation.

Pontificia Università Gregoriana
Piazza della Pilotta 4
00187 Roma – RM (Italia)
E-mail: r.meynet@unigre.it

Roland MEYNET

RÉSUMÉ

Les commentaires scripturaires de la RBS ont la spécificité de consacrer une rubrique au «Contexte», c'est-à-dire à l'intertextualité. Cette opération pose un certain nombre de problèmes, en particulier aux débutants que sont les étudiants, même de doctorat. Il a paru bon de pousser quelque peu la réflexion, dans un but avant tout pédagogique. Il faut d'abord distinguer le «contexte biblique» d'autres opérations ou d'autres contextes, telles que lexicographie, *realia*, institutions, géographie et histoire, etc. Sont présentés ensuite quelques orientations pour mener cette opération: quand le faire, comment identifier les rapports intertextuels, comment éviter le mauvais infini en sélectionnant, prendre du recul pour saisir les ensembles.

Parole chiave: rubriques, contexte biblique, intertextualité, le mauvais infini

ABSTRACT

The specificity of the biblical commentaries published in the series of the RBS is that they dedicate a heading to the «Context», that is to say to intertextuality. This operation poses a number of problems, especially to beginners, even doctoral students. It seemed good to deepen the reflection, primarily for pedagogical purposes. We must first distinguish the «biblical context» from other operations or other contexts, such as lexicography, *realia*, institutions, geography and history. We then present some orientations to

carry out this operation: when to do it, how to identify the intertextual relationships, how to avoid the bad infinity by selecting, taking a step back to grasp the sets.

Keywords: headings, biblical context, intertextuality, bad infinity